

Merci beaucoup. Pardonnez-moi si je me suis fait élégant pour vous, mais, si vous me permettez, pour me sentir plus libre, j'ai demandé cette chaise pour y poser (la veste).

Bon, j'ai donné un titre apparemment provocateur, mais il ne veut pas l'être.

Une ville est éducatrice si elle permet aux filles et aux garçons de s'éduquer. Ou si elle permet aux garçons et aux filles de s'éduquer eux-mêmes. En comprenant « s'éduquer » seuls, ce qui est un peu le contraire d'être éduqués.

L'idée générale est que, lorsqu'un garçon naît, lorsqu'une fille naît, il s'écoule une longue période pendant laquelle presque rien ne se passe. Comme une période de formation, de préparation, durant laquelle le plus important est de prendre soin de l'enfant, de le protéger, de lui garantir les conditions nécessaires, afin qu'il puisse arriver aux phases, aux étapes importantes de la vie, dans les meilleures conditions physiques, que l'on considère comme les seules importantes à cette étape de la vie.

Lorsque Sigmund Freud a été interrogé, dans une interview, sur l'année la plus importante de sa vie, il a répondu, sans hésitation : la première.

Et en réalité, c'est ainsi. Il n'est pas vrai que l'enfant attende l'arrivée de ce qu'on appelait autrefois « l'âge de raison », qui coïncidait avec l'expérience scolaire, lorsque commençaient les apprentissages importants : écrire, compter.

Ce que j'aime aborder au début, c'est décrire comment, au contraire, les enfants commencent leur expérience de la connaissance d'une manière totalement différente, en découvrant des choses et en jouant.

Les deux expériences fortes avec lesquelles l'enfant commence à entrer dans le monde sont la surprise et le jeu.

C'est ainsi, par exemple, que l'enfant découvre la parole, qu'il commence à parler. Il est intéressant d'observer et de réfléchir au fait que personne n'apprend à parler aux enfants.

Et après l'avoir appris, nous continuons à parler pendant toute notre vie. Et nous l'avons appris seuls, en le découvrant, en nous étonnant.

Il y a un moment, au tout début de la vie, après quelques jours, où l'enfant découvre que l'air qui sort de sa bouche peut produire un son.

Bien sûr, il avait déjà pleuré et des sons en sortaient aussi, mais probablement le garçon ou la fille étaient tellement plongés dans

la raison de ces pleurs, dans la colère, la douleur ou je ne sais quoi, qu'ils n'avaient ni le temps ni la possibilité d'y réfléchir.

Mais il arrive un moment où un son se produit. Cela surprend tellement l'enfant qu'il aimerait le reproduire, mais il ne sait pas comment, jusqu'à ce que cela se reproduise.

Et cela se reproduit encore et encore, jusqu'à ce qu'il découvre comment le produire lui-même.

Et commence une nouvelle phase dans la vie des filles et des garçons, celle que nous appelons en italien « lallazione » et que vous appelez le babillage. Une phase que les parents connaissent très bien, très pénible : l'enfant qui continue... joue avec sa voix, joue avec sa voix.

Cela a une importance impressionnante, parce qu'à un moment étrange, et par pure coïncidence, il sort « maman, maman, maman ».

La famille explose, comme dans les tribunes lorsqu'il y a un but : tout le monde debout. « Il a dit maman ! »

Non, il jouait, mais il sort « maman ». Et la famille le félicite beaucoup, appelle la grand-mère... Bon, c'est un moment dont je crois que toutes les familles se souviennent.

Et bien sûr, comme l'enfant voit qu'il a un succès si grand, il le répète et découvre que ces mots, qu'il ne sait pas encore être des mots, ont un effet impressionnant.

Quand il dit « maman », sa mère apparaît. C'est à dire que ce sont des sons qui provoquent l'apparition de la personne qui, pour lui, est le monde, et cela lui donne une force énorme. Et c'est pourquoi il continue à l'appeler.

L'enfant a découvert le mot, il a découvert la parole, et depuis lors, pendant toute sa vie.

C'est ainsi que les enfants découvrent le dessin. Ils le découvrent parce que, par hasard, un jour, la main qui bouge laisse une trace.

Cela surprend un enfant. Normalement, la main qui bouge ne laisse pas de traces. Par hasard, dans ce cas, la main avait un feutre, par exemple.

Mais l'enfant ne s'en rend pas compte. Et il voit cette trace, et de nouveau, la même chose se produit. Cela arrive encore et encore jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il peut chercher quelque chose qui laisse des traces et commence cette nouvelle expérience des traits.

Ce que nous appelons « gribouillages », ce qui est un mot méprisant, quelque chose de mauvais, un gribouillage.

Au contraire, c'est une forme d'art, parce que
c'est ici que commence toute l'expérience de l'expression graphique,
en jouant. En jouant, dans ce cas, avec les traces.

Et on peut dire : bon, oui, nous l'acceptons, mais ensuite
il faut attendre six ans, lorsqu'ils entrent déjà à l'école.

Non. Au cours de cette période, des premiers
jours de la vie jusqu'à six ans, il se passe énormément de choses.

Je ne suis pas un expert, je ne sais pas toutes les
décrire, mais j'aime donner un élément supplémentaire avant de passer au sujet plus large
que nous devons traiter.

Nous sommes autour de trois ans. Quand j'ai entendu
mon fils aîné me dire : « Papa, j'ai découvert. »

Je suis resté surpris parce que mon fils
disait « découvert ». Donc, cela me donnait presque l'impression qu'il régressait.
Il le disait correctement et ensuite il le dit incorrectement.

Mais bien sûr, je ne suis pas resté avec cette
première impression et j'ai essayé de comprendre.

Et ce que j'ai compris m'a presque fait peur.
J'ai découvert que mon fils avait compris, savait que les verbes
avaient des conjugaisons.

Je le dis comme ça, cela me fait presque peur de le dire parce
qu'il avait trois ans. Et maintenant je sais que tous les enfants d'environ
trois ans font cette découverte.

Ils savent que les verbes ont des conjugaisons.

Et dans nos langues, ils ont trois
conjugaisons. Et que la troisième, au participe passé, correctement
fait « -it ». Donc, découvrir, qui appartient à la troisième,
doit faire « découvert », malgré la façon dont son père le dit.

C'est impressionnant. Les enfants découvrent
des règles et les appliquent avec une fidélité presque religieuse.

Et bien sûr, à partir de là, combien de choses
a-t-il découvertes, lui, et tous les enfants de cet âge ?

Je me souviens qu'au Costa Rica, dans une école maternelle,
je parlais avec les enfants et un garçon de trois ans me dit :
« Vous savez, Francesco, que mon chat est mort ? »

« Il est mort. » Mourir appartient à la troisième.

Lorsque mon fils a eu six ans, comme tous les
garçons et toutes les filles, il est allé à l'école.

Le premier jour d'école, son institutrice lui a demandé de remplir la première page de son nouveau cahier en faisant des A. Une page de A.

Son institutrice a pensé, a interprété, a considéré que mon fils, comme tous ses collègues et camarades de classe, étaient ignorants et analphabètes et conjuguait des verbes depuis trois ans.

C'est l'un des énormes problèmes de l'éducation.

Hier, j'ai rencontré des enfants d'ici. Nous avons passé un moment très sympathique pour moi, et j'ai raconté cette anecdote et je leur ai demandé si, à eux aussi, parce que j'imaginai que cela leur était également arrivé — mon fils a maintenant presque soixante ans, donc cela aurait pu arriver il y a longtemps.

Bon, ils étaient huit ou neuf enfants. Lorsque j'ai demandé à ceux qui avaient fait une page de A de lever la main, tous, me semble-t-il, sauf un, ont levé la main.

Aujourd'hui encore, on considère qu'un enfant de six ans est analphabète.

Cette manière de découvrir par surprise et en jouant sert dans de nombreux domaines de notre vie.

Elle sert à marcher, à manger, à contrôler les sphincters, le caca. Bon, toutes ces choses qui font partie du début de notre vie, nous les découvrons seuls.

Jusqu'à il y a quarante ans, on considérait, enfin, jusque dans les années quatre-vingt environ, que cette manière de connaître continuait lorsque la porte de la maison s'ouvrait vers l'âge de quatre, cinq ou six ans, pas plus tard, parce qu'à ce moment-là tous les garçons et toutes les filles allaient à l'école sans adultes.

Personne n'accompagnait son enfant à l'école. C'était un énorme problème de le faire, parce que ces enfants étaient considérés comme des enfants handicapés, handicapés sociaux, c'est-à-dire qu'ils avaient des parents qui les accompagnaient.

C'était une honte.

Et tous les enfants sortaient pour s'habituer à vivre dans la rue, et dans la rue cet apprentissage que l'on appelle incidentel continuait, c'est-à-dire quelque chose qui arrive par hasard.

Et dans la rue, on apprenait à se connaître, à connaître les autres et à connaître l'autre genre, à reconnaître que nous sommes différents par notre caractère et physiquement, en jouant.

Bon, je crois que vous savez tous ce que signifie le jeu du docteur.

C'est une étape fondamentale de notre enfance.

C'est ainsi qu'on apprenait à connaître les dangers, les obstacles, et qu'on élaborait des stratégies pour les dépasser, les maîtriser, les contrôler ou les éviter.

On apprenait à se battre et à faire la paix, parce que le lendemain, nous voulions recommencer à jouer.

On faisait l'expérience de la satisfaction, de la fierté de la réussite et de la frustration de l'échec.

La frustration à cinq, six, sept ou huit ans est difficile, mais elle passe. Parce que le lendemain, nous voulons recommencer à jouer.

Nous devons élaborer des stratégies pour réparer la dispute, pour résoudre le conflit.

Faire l'expérience de la frustration pour la première fois à quatorze ans peut être fatal.

Malheureusement, nous constatons une augmentation des tentatives de suicide, y compris pour des raisons de ce type, apparemment banales.

Découvrir de nouvelles choses. En continuant avec cette idée de jouer avec les mots, on continue dehors à découvrir les plantes, les animaux, les manières d'être, les recoins, les façons d'échapper au contrôle des adultes... Bon, beaucoup de choses.

Hier, John Powell, dans cette belle conférence qu'il nous a offerte, disait que l'appartenance est impossible sans altérité.

Et je me suis dit : peut-être que c'est vrai.

Et je me suis souvenu qu'il existe un cas où il y a appartenance sans altérité. Et c'est exactement lorsque les enfants jouent sans adultes.

S'il n'y a pas d'adultes, les enfants se mettent ensemble et cherchent des manières de vivre ensemble.

C'est très important également du point de vue de l'intégration sociale à travers les enfants.

Je pourrais donner beaucoup d'exemples, mais je n'ai pas le temps.

Je n'en donnerai que deux.

En été, ma famille se rendait dans un petit village, qui était le village de ma femme, un village dépeuplé qui n'avait presque pas d'enfants, mais qui était un village d'émigration française.

Et en été, il se remplissait beaucoup et il y avait de nombreux enfants français.

Et mes enfants sortaient après le petit-déjeuner et réapparaissaient pour déjeuner, disparaissaient et réapparaissaient pour dîner.

Et je me souviens que je leur parlais pour leur dire :
« Mais qu'est-ce que vous faites ? »

« Nous jouons. »

« Mais vous jouez avec des enfants qui parlent une autre langue ? Vous ne savez pas le français ? »

Et ils ne savaient pas quoi me répondre, mais ils sortaient quand même, tous les jours.

Et ils savaient comment jouer avec des enfants sans les comprendre, sans comprendre la langue.

Comment faisaient-ils, peut-être ?

L'autre exemple est celui d'une amie qui me disait qu'elle avait un fils qui lui parlait toujours d'un ami qui s'appelait Pablo.

Mais il était en première année de primaire et elle ne connaissait pas ce Pablo.

Un jour, l'institutrice la convoque pour lui dire je ne sais quoi et profite, lorsqu'elle arrive dans la classe, pour appeler son fils et lui dire : « Montre-moi Pablo. »

« Ah, Pablo, c'est celui qui porte le pull rouge. »

Pablo était le seul Noir de la classe.

Et c'était celui qui portait le pull rouge.

La couleur de sa peau ne signifiait rien.

Il y a quarante ans, quelque chose de très étrange, de nouveau, a commencé et continue encore.

La porte de la maison se ferme.

On estime que, vers les années quatre-vingt, les familles de nos pays — ils sont nombreux — ont décidé qu'un garçon ou une fille ne pouvaient pas sortir seuls de la maison.

Il fallait les accompagner.

Cette nouveauté change toute la vie des enfants.

Et elle change la vie des familles.

Et elle change la vie de la ville.

Il faut inventer quoi faire avec les enfants s'ils ne peuvent pas sortir de la maison pour passer l'après-midi avec leurs camarades.

Avant d'entrer dans cette deuxième partie, qui est la partie à laquelle je voudrais consacrer un long moment pour décrire ce que nous proposons, il faut observer une chose.

Après cette étape commençait l'école.

Et évidemment, dans la majorité des cas, par exemple dans les écoles de mes camarades d'hier après-midi, où l'on apprenait à écrire en faisant une page de A, tout ce processus de découverte était interrompu brutalement — je ne dirai pas dramatiquement — mais d'une certaine manière, oui.

Là, on ne découvrait rien, parce que tout était préparé.

Ce qui est préparé s'appelle un programme.

Et le programme est apporté par le professeur, l'enseignant.

Et le rôle des enfants est d'écouter.

Apprendre parce que quelqu'un vous explique les choses.

Et il ne vous explique pas ce qui vous intéresse, comme lorsque vous le cherchiez vous-même, mais ce qui est prévu.

Et le rôle principal passe des enfants aux adultes.

Et l'adulte considère que ses élèves, plus ou moins, sont vides.

Ce sont des vases vides.

Dans lesquels il met de nouvelles choses.

Et après un certain temps, il peut mesurer à quel point le vase s'est rempli.

La chose extraordinaire, c'est que tout cela se passe dans une situation d'égalité qui n'a aucune autre équivalence dans la vie.

Les élèves ont tous le même âge.

C'est extrêmement rare.

Comme s'ils étaient jumeaux, une classe de jumeaux.

On dirait un film d'horreur.

C'est ainsi.

Cela a été ainsi pour nous tous.

Bien sûr, ce n'est pas obligatoire.

Ce n'est pas toujours ainsi.

On a évoqué Marta Mata.

Marta Mata, en plus d'être une femme politique catalane importante, était une éducatrice très importante.

J'ai eu la chance de la connaître, d'être son ami.

Et Marta Mata faisait partie de ce monde de l'école qui, en s'inspirant d'enseignants comme Célestin Freinet, Français, considérait que les enfants avaient le droit de découvrir et de continuer à découvrir à l'intérieur et à l'extérieur de l'école.

C'est-à-dire que l'école s'intéressait à ce que les enfants apportaient de l'extérieur.

Le texte libre — je ne peux pas m'arrêter maintenant sur les aspects techniques — est comme une porte d'entrée de la vie extérieure dans la vie de l'école.

La journée scolaire pour ces enseignants... Bon, pour nous comprendre, je crois que beaucoup d'entre vous connaissent le film *L'instituteur qui promettait la mer* et, même s'il est très dramatique, toute la partie pédagogique correspond exactement à ce dont je parle.

L'école se faisait et se fait ainsi, parce que ces enseignants, heureusement, continuent d'exister : en commençant par l'expérience des enfants.

Les enfants apportent à l'école ce qu'ils ont vécu l'après-midi. C'est pourquoi ces enseignants ne donnent pas de devoirs, ne donnent pas de tâches, n'occupent pas le temps des enfants avec des choses absurdes, pardonnez-moi, mais les laissent vivre des choses très importantes comme le jeu libre, pour qu'ils les apportent le lendemain à l'école.

Ces enseignants existent. Malheureusement, ils sont peu nombreux et ils devraient tous être ainsi, parce que c'est l'un des droits des enfants : avoir une éducation de ce type.

Bien sûr, je disais qu'un immense sujet s'ouvre : que faisons-nous des enfants si nous pensons qu'ils ne peuvent pas sortir dans la rue ?

Et c'est ici que commence normalement, lorsqu'il y a un besoin. Cela met en mouvement de nombreux intérêts, aussi bien économiques que politiques et sociaux.

D'un côté, l'école lève la main et dit :
« C'est moi », et l'école élargit son service.

En Italie, mon école, l'école de mes enfants, était de quatre heures : de huit heures et demie à midi et demi. Ensuite, déjeuner à la maison et l'après-midi, comme je le disais.

Aujourd'hui, l'école est de huit heures et demie à quatre heures et demie. Pas toujours, pas toutes, mais la majorité.

Et on donne des devoirs et la famille en est presque contente, parce qu'ainsi elle a quelque chose à faire pendant l'après-midi.

Ensuite, on a inventé les activités qui n'existaient pas à mon époque.

À mon époque, on jouait au ballon. Aujourd'hui, ce n'est pas possible.

Aujourd'hui, on étudie le football. C'est autre chose : c'est un cours, on paie, il y a un professeur, un professeur qui s'appelle entraîneur, qui enseigne comment jouer au football.

Nous, nous y jouions à notre manière, en inventant des règles ou en imitant les règles.

Bon, cela serait pour une autre conférence.

C'est pourquoi les activités offrent la possibilité de remplir l'agenda d'un garçon, d'une fille, aujourd'hui plus compliqué que celui de ses parents.

Aussi parce que leurs parents doivent accompagner leurs enfants à toutes ces activités et qu'ils ne peuvent pas se permettre de faire la même chose.

Parce que, s'ils font leurs propres activités, ils ne peuvent pas garantir celles de leurs enfants.

Ah, bon, j'ai oublié de... Il y a ce dessin.
Bon, pardonnez-moi, je le reprends dans une minute.

C'est lorsque je parlais du dessin des enfants.

Voici un dessin de Vanna.

Vanna est une petite fille de Reggio Emilia.

Et je l'ai connue lorsque je visitais l'école Diana, qui est l'une des écoles connues de Reggio Emilia.

J'étais ami de Loris Malaguzzi, c'est pourquoi j'allais souvent à Reggio Emilia.

Et Vanna, lorsque je l'ai rencontrée, avait six ans, elle était déjà à l'école primaire.

Elle est passée par l'école Diana pour saluer ses enseignantes et j'étais là.

Lorsqu'elle entre, les enseignantes me montrent ce dessin, qui faisait cette taille, dessiné à l'encre de Chine, avec beaucoup de détails.

C'est un dessin important pour une enfant de cinq ans.

Et je lui ai dit : « Vanna, tu reviens de l'école primaire, n'est-ce pas ? »

Elle me dit : « Tu as un cahier ? »

Et Vanna me montre son cahier.

Et je prends cette photo.

Voici la photo du cahier de Vanna à six ans.

Un dessin de trois personnages, plus ou moins comme le précédent.

Bon, encore une fois, lorsque je reviendrai et que vous aurez une autre heure à m'offrir, nous parlerons de ce qui est arrivé à Vanna pendant ces quelques mois.

En grandissant presque d'un an, son dessin est devenu celui-ci.

Bon, je disais que face à la question de savoir quoi faire avec les enfants, beaucoup de forces se mettent en mouvement.

Je disais : l'école s'agrandit, les activités apparaissent.

Les villes disent : « Ne vous inquiétez pas, votez pour moi et je vous créerai des espaces de jeu pour les enfants. »

Ce sont ces espaces identiques partout dans le monde, avec des balançoires et des toboggans, dans certains cas, comme en Italie, heureusement, ouverts.

Dans d'autres cas, par exemple en Argentine, fermés par des grilles pour les protéger, où les enfants ne vont qu'accompagnés d'adultes.

C'est pourquoi ils y passeront un moment pour jouer.

C'est ce que nous pensons.

Jusqu'à ce qu'ils soient fatigués, parce que c'est le pacte.

« Je t'emmène, quand tu es fatigué tu me le dis et nous rentrons à la maison. »

Et ce qui se passe est quelque chose qui devrait beaucoup préoccuper les adultes, parce que les enfants se fatiguent.

Après un moment à attendre pour faire la queue à la balançoire, ou pour profiter du toboggan, ils s'approchent de l'adulte et disent :
« Maman, papa, je suis fatigué. »

Et nous ne pouvons pas le dire, mais intérieurement nous disons :
« Bon, heureusement, rentrons à la maison, j'ai beaucoup de choses à faire. »

Donc, nous pensons avoir rempli notre mission, et d'une certaine manière les enfants aussi ont rempli la leur.

Ce que nous ne pensons pas, c'est qu'un enfant qui joue ne se fatigue jamais.

Il oublie qu'il a faim.

Il oublie d'uriner.

Il fait pipi sur lui.

Mais il ne cesse pas de jouer.

Notre mère nous appelait souvent parce que le dîner avait refroidi, il était prêt, mais pour nous, arrêter de jouer était impossible.

Un enfant qui te dit « je suis fatigué » signifie qu'il n'a pas joué.

Et puis les jouets sont nés, une entreprise, une usine.

Il y a des supermarchés et des centres commerciaux de jouets.

Dans mon enfance, il n'y avait pas de jouets ; c'était après la guerre.

Nous jouions énormément, énormément.

Moi, si je pouvais vous expliquer comment je jouais quand j'étais petit, il me faudrait toute une matinée pour le faire, et il n'y avait pas de jouets.

Bon, les jouets, nous les construisions nous-mêmes.

Donc, tout ce qui entoure les enfants coûte très cher.

Les activités coûtent, les jouets coûtent et
ensuite arrivent les écrans.

La télévision est devenue une nounou, une nounou
qui s'est chargée de s'occuper des enfants.

Devant la télévision, ils ne prenaient pas de risques.

Et toute la discussion avec les pédiatres a commencé,
qui disaient : « Il y a bien des risques. »

Il y a des risques d'obésité infantile, des risques
pour la vision, des risques pour l'attention.

Et toute cette question du temps qu'un enfant
doit passer devant un écran a commencé.

« Moins, c'est mieux. »

Pour l'amour de Dieu, ne mettez pas la télévision dans
la chambre des enfants.

Mais dans beaucoup de maisons, les télévisions sont arrivées
dans la chambre des enfants.

Et finalement est arrivé le téléphone portable.

Le téléphone portable résout tous les problèmes.

Le téléphone portable entre dans la vie des enfants dès les
premiers jours de leur vie.

Il semble, et je le dis avec beaucoup d'amertume, qu'il est
fréquent que les mères qui allaitent leur enfant profitent de ce
moment où elles n'ont rien à faire pour lire des messages, pour
en échanger.

C'est dramatique, c'est dramatique.

Il faut enseigner ces choses dans les écoles, aux
filles et aux garçons : cela ne peut pas se faire.

Parce que pendant ces premiers jours de vie, lorsque
l'enfant se fatigue de téter au sein de sa mère, toujours et dans toutes les
cultures, il s'arrête et la regarde.

Et bien sûr, si la mère regarde autre chose,
l'enfant ne la trouve pas.

Ce dialogue de regards est considéré comme le début
d'une relation.

C'est pourquoi c'est quelque chose...

Il existe des vidéos, ce sont des vidéos que j'ai vues il y a
des dizaines d'années, réalisées dans différentes cultures, et toujours

se répète ce jeu de regards entre le bébé et sa mère qui l'allait.

C'est qu'ils ne le savent pas.

De cela, on ne parle pas à l'école, j'imagine, du moins.

Et le téléphone portable arrive dans les mains d'un enfant qui vient de naître, de quelques mois, parce qu'il contient des chansons et des images pensées pour des enfants de cet âge.

Ce n'est pas un hasard.

Le téléphone portable aide à passer un moment pendant que nous sommes au restaurant et ainsi l'enfant ne dérange pas.

La majorité des enfants italiens en âge de primaire ont un téléphone portable.

Exactement.

Normalement, cela plaît beaucoup aux parents parce que, pour eux, pour nous, cela a été un problème de nous habituer à cette machine merveilleuse, énorme, dans laquelle se trouve le monde entier et qui peut résoudre tous les problèmes, mais cela n'a pas été facile.

Pour moi, cela reste extrêmement compliqué.

Un enfant l'apprend en peu de temps.

On estime qu'un enfant de sept ou huit ans sait découvrir tout ce qui se trouve dans un téléphone portable, si bien que les parents n'imaginent même pas et ne soupçonnent pas l'usage qu'en font les enfants.

Aujourd'hui, nous pensons que c'est le problème le plus fort, le plus important et le plus grave auquel est confrontée l'enfance.

Il est intéressant d'observer qu'avant-hier, c'était l'anniversaire du projet « La ville des enfants et des filles », qui est né précisément trente-cinq ans auparavant, le 27 mai, dans ma ville, Fano, lorsque j'ai proposé ce projet au Conseil municipal et que le Conseil l'a approuvé.

Dans le discours que j'ai présenté au Conseil et qui se trouve sur mon ordinateur, parce qu'il fait partie du procès-verbal du Conseil municipal, du procès-verbal officiel, il y a tout ce qui s'est passé et il y a aussi mes paroles.

Et dans ce discours, la première chose que je demandais, en 1991, était que les enfants puissent recommencer à sortir de chez eux sans adultes pour vivre l'expérience du jeu.

En considérant — pour moi, c'était très clair dès l'époque, et cela l'est aussi pour tous ceux qui s'occupent du développement de l'enfant — que le jeu est l'expérience la plus importante, non pas de l'enfance, mais de la vie, encore plus que les études.

Une personne qui s'y connaissait un peu en science, comme Einstein, dit, écrit, que le jeu est la forme la plus élevée de recherche.

Par conséquent, le jeu disparaît de l'expérience de l'enfant à partir du moment où les enfants ne peuvent plus sortir seuls de chez eux.

Le verbe « jouer » ne peut pas se conjuguer avec des verbes comme « accompagner », « contrôler », « surveiller ».

Il se conjugue seulement avec le verbe « laisser ».

Il faut les laisser.

« J'ai peur, je ne sais pas, mon mari n'est pas d'accord... »

Bon, comme vous voulez, mais ils ne jouent pas.

Il n'y a pas d'autre manière.

Bien sûr, l'une des choses qu'on apprenait dans la rue était de tenir compte des règles fixées par la famille.

Ma mère aussi avait peur. Moi aussi j'avais peur lorsque mes enfants étaient petits, mais il n'y avait pas d'autre solution et je les laissais, je les laissais avec des règles.

Et les enfants savaient que, s'ils ne respectaient pas les règles, il y avait des conséquences.

Dans mon enfance, elles pouvaient être physiques ou simplement des conséquences, comme ne pas pouvoir sortir le lendemain ou des choses de ce genre.

Mais je devais toutes les respecter, mais je pouvais les transgresser.

La transgression est une expérience très importante, mauvaise, mais importante.

Et c'est toujours une évaluation compliquée.

« Est-ce que je respecte ce qu'on me demande ou non ? »

Et si je ne le fais pas, je sais qu'il y aura des conséquences.

C'est ainsi qu'on apprend un sens moral.

Construire un sens moral à quatre, cinq, six, huit ans, et non commencer à quatorze, quinze ou seize ans.

Bon, passons à la dernière partie.

À partir de ce moment où je demande à la municipalité de Fano de rendre aux enfants la possibilité de sortir de chez eux comme un objectif politique et social de la ville.

Que la ville s'en charge.

Qu'elle sache inviter les enfants à sortir et les familles à les laisser sortir.

En ouvrant un débat sur les raisons pour lesquelles cela n'arrive pas.

C'est aussi un mystère.

Normalement, les gens disent qu'ils ne peuvent pas sortir parce que la ville d'aujourd'hui ne le permet pas.

Il serait intéressant d'approfondir un peu cette phrase.

Pourquoi ne le permet-elle pas ?

Aujourd'hui, vous avez toutes les données.

Une ville a toutes les données parce qu'il y a des ordinateurs.

La police sait tout d'une ville.

Nous pouvons vérifier si Granollers, par exemple, au cours des quarante dernières années, est devenue une ville plus dangereuse ou plus sûre.

Je ne sais pas, mais je parie qu'elle est plus sûre.

Beaucoup plus sûre.

Les délits ont probablement diminué, ainsi que les incidents et les morts dus aux accidents de la route.

Mais il y a beaucoup plus de voitures.

Oui, mais elles sont beaucoup plus sûres.

Il y a beaucoup plus de comportements garantis.

Il y a des lois qui sont intervenues.

Ce n'est pas suffisant.

Nous pensons qu'elles doivent être meilleures.

Nous pouvons faire davantage, mais il est déjà important de considérer que la ville où j'étais enfant était une ville bombardée et que nous jouions parmi les ruines, où il y avait des restes de guerre, très dangereux, et le jeu était là.

Donc, ce n'est pas vrai.

Ce qui a changé, c'est la peur.

Le danger a diminué et la peur a augmenté.

Et cela est un effet d'autres mécanismes sociaux, comme l'information.

L'information est obsessionnelle.

Je l'ai beaucoup remarqué lors de mes derniers voyages en Espagne, par exemple : comment une information du journal télévisé sur quelque chose qui s'est passé, surtout si c'est quelque chose de mauvais, est accompagnée, derrière les paroles du journaliste, d'images qui se répètent deux, trois, quatre, cinq, six fois de suite.

Cela construit dans l'esprit une idée de fréquence qui ne correspond pas à la réalité.

Et avec les réseaux sociaux, cela se multiplie et nous arrivons aux images virales, ce qui signifie qu'elles ne sont pas seulement vues dans toute l'Espagne, mais dans le monde entier.

Et c'est un fait qui semble extrêmement fréquent, presque habituel.

Et bien sûr, lorsque je pense que cela peut être habituel...

Cela ne fait même pas une heure.

J'ai commencé à moins le quart et j'en profite entièrement.

Pardonnez-moi.

Bon, j'ai trouvé...

La dernière étape est celle-ci : dans notre projet international, nous proposons une campagne qui s'appelle « Je sors jouer ».

Nous pensons que, face au pouvoir qu'a un téléphone portable, il ne suffit pas de dire de ne pas l'utiliser.

« Je te l'offre, mais ne l'utilise pas. »

« Je te l'offre, mais je te contrôle. »

« Je te l'offre, mais nous sommes d'accord pour que tu ne l'utilises pas. »

Il devrait arriver entre les mains des enfants à partir d'un certain âge.

Quand sera-t-il utile ?

Quand sera-t-il nécessaire ?

Probablement à quatorze, seize ans... je ne sais pas.

Quand en auront-ils besoin ?

Et c'est pourquoi nous ouvrons cette proposition que nous appelons « Je sors jouer », en proposant quelque chose qui, pour les enfants de quatre, cinq, six, huit, dix ou douze ans, peut les intéresser davantage qu'un téléphone portable.

Sortir jouer avec ses amis chaque jour sans adultes.

J'ai rencontré des enfants de plusieurs pays : de l'Argentine, du Brésil, du Mexique, du Portugal, de l'Espagne et de l'Italie.

Il y a un mois, il y avait un petit groupe d'enfants qui représentaient ces pays.

J'ai parlé avec eux.

Que pensaient-ils du téléphone portable ?

Et il en est sorti des choses impressionnantes.

Ils m'ont dit : « Le téléphone portable est dangereux. Il y a beaucoup d'informations violentes et il peut devenir une addiction. »

« C'est comme un poison silencieux. »

« On ne sait pas qui se trouve à l'intérieur. »

« Des choses apparaissent que parfois tu ne veux même pas voir. »

« Avec lui, nous devenons aveugles. »

« C'est comme une drogue qui ne se mange pas, mais qui se regarde. »

« Le téléphone portable nous piège. »

« Et quand on nous appelle pour aller jouer, nous ne voulons pas y aller. »

Ils n'étaient pas nombreux, c'est pourquoi j'ai formulé une proposition que je répète ici et avec laquelle je vais terminer.

Vous...

Vous n'êtes pas conscients de ce dont nous parlons.

Ce que vous me dites signifie que vous le savez.

Je vous propose de devenir les protagonistes de cette lutte.

Que ce ne soient pas les adultes qui vous y obligent.

Que ce soit vous qui le demandiez.

Et j'ai demandé que les enfants demandent à leurs parents :

« Je renonce au téléphone portable si tu me permets de sortir chaque jour jouer avec mes amis sans ta présence. »

Et aux enseignants, leur dire :

« Nous sommes prêts à renoncer au téléphone portable si vous renoncez à nous donner des devoirs. »

Pas parce que nous ne voulons pas travailler.

Si nous en avons besoin, nous le faisons en classe.

Mais l'après-midi est fait pour jouer.

Si nous avons des devoirs, nous n'avons pas le temps de jouer.

Bon, c'est pourquoi maintenant, les cinq dernières minutes...

Je suis désolé, mais je suis ici pour respecter ce qui était prévu.

Je les consacre à vous montrer ces images, qui sont des vignettes que j'ai préparées exactement pour cette campagne, et je vais simplement les faire défiler en lisant les textes.

« Je sors jouer. »

Et les parents lui répondent :

« Nous t'aimons tellement que nous te laissons faire. »

« Il est irritable. »

« Il ne me laisse pas tranquille. »

« Il touche à tout. Il s'ennuie. »

« Je ne sais pas quoi faire. »

« Donne-lui le téléphone. C'est fantastique. »

« Au revoir. Je descends jouer avec mes amis. »

« Mais ne cours pas, ne traverse pas la rue, ne te salis pas. »

« Bon, il vaudrait mieux rester à la maison avec la Play. »

« Tu ne peux pas sortir seul parce que la rue est dangereuse. »

« Il y a de la circulation. »

« Reste à la maison avec ton téléphone. »

« Voici les images du viol. »

« Nous leur expliquons comment et où trouver de la drogue. »

« Voici les horribles images des victimes du massacre. »

« Les images interdites de la violence. »

« Tu n'as pas besoin de sortir pour voir Juliette. »

« Vous pouvez vous retrouver en visioconférence. »

« Mais moi, je voulais lui faire des bisous. »

« Docteure, Paula a six ans. »

« Elle s'ennuie tout le temps, elle est triste. »

« Existe-t-il un traitement ? »

« Bien sûr. Laissez-la sortir seule chaque jour jouer avec ses amis. »

« Dehors à quatre ans. »

« Au revoir, papa. Je sors jouer avec Pablo. »

« Dehors, mais là, avec les portes ouvertes, sans aucun danger. »

Et ensuite, on gagne l'escalier.

« Dehors à cinq ans. »

« J'étais la maîtresse, mais demain nous jouerons au théâtre ou au marché. »

C'étaient les jeux auxquels je jouais dans l'escalier quand j'étais petit.

« Au revoir, je sors jouer avec Rosa et Lluís. »

« Quand je rentrerai, je te raconterai, mais pas tout. »

Mais un ami sera toujours meilleur qu'un téléphone portable.

Nous l'espérons.

Merci.